

Changer le monde

Quand André m'a dit pour sa sœur, je n'en revenais pas.

– Malade ? ai-je répété. Comment ça « malade » ?

– C'est ce que les médecins ont dit. On s'est assis sur un banc du parc et on a soupiré tous les deux. On n'avait plus du tout envie de faire une course de vélo à travers l'allée centrale.

– En plus elle a pas du tout l'air malade, j'ai dit. Moi, quand je suis malade, j'ai de la fièvre et je reste au lit.

– C'est à cause que c'est une maladie évolutive. Je n'ai pas pu m'empêcher de le corriger.

– On ne dit pas « à cause que » on dit « parce que ». André s'est rebellé :

– Oh, on s'en fout de la grammaire aujourd'hui ! En gros, ça veut dire qu'aujourd'hui ça va, mais demain ça ira moins bien, et le jour d'après aussi. Et quand t'es un enfant, tu vas pas bien loin quand ça commence comme ça pour toi...

– Et les médecins disent qu'on peut rien faire ?

– Rien. Rien de rien. Ils font bien de la recherche. Mais ça se guérit pas. André m'a regardé avec un air très triste. Je lui ai dit :

– Faut pas être triste. Ça va pas aider ta sœur. Il m'a répondu :

– Je suis triste parce que je peux rien faire. Je l'ai attrapé par les épaules et je lui ai dit :

– Bien sûr qu'on peut faire ! On peut même faire des tas de choses ! On va en parler autour de nous, on fera un exposé en classe, on récoltera de l'argent pour aider la recherche en portant les commissions des vieilles dames, en organisant des ventes de pâtisseries, en promenant les chiens des voisins. On va pas se laisser faire ! On va se battre ! C'est ensemble qu'on est fort ! Le visage d'André s'est illuminé et, d'un coup, il a sauté du banc et a enfourché son vélo.

– En route, s'est-il écrié.

– On va où ? J'ai demandé en me précipitant pour le suivre. Il m'a regardé et il m'a dit en souriant :

– Changer le monde.

Joël Dicker